

Études littéraires africaines

David Van Reybrouck : « Le Congo est un État en faillite »

Tirthankar Chanda



Numéro 35, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021715ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021715ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Chanda, T. (2013). David Van Reybrouck : « Le Congo est un État en faillite ». *Études littéraires africaines*, (35), 123–129. <https://doi.org/10.7202/1021715ar>

Léopold II, de Stanley, de Kimbangu, puis de Lumumba, de Mobutu et de Kabila. La vie de Nkasi et la vie des Congolais s'entre-tressent sans trêve, au niveau du quotidien, de la rumeur, d'un vécu ordinaire.

De cette nouvelle histoire (sans majuscule), à l'écoute des voix qui font résonner le passé dans le présent sans prétendre à une objectivité (sur)plombante, sort un essai dont le caractère littéraire explique le vif succès. Littéraire à la manière des écrits littéraires contemporains, combinant, comme le font les écrivains-voyageurs dont la vogue est aujourd'hui majeure, rencontres vivantes, suivi autobiographique, restitution de parole. Cette modernité littéraire est aussi liée au simultanésisme¹¹ auquel aboutit nécessairement, dans un pays aussi grand et divers que le Congo, l'intervention de tant de témoins et d'informateurs : « J'ai été très souvent nourri par les idées d'une multitude de personnes, à commencer par les innombrables informateurs que j'ai mis en scène » (p. 598). « Mis en scène », le terme est juste. On pourrait parler aussi d'une mise en symphonie qui réussit à faire sentir plus que comprendre le passé à son lecteur : « Le passé ne se montre plus jamais, il se laisse parfois palper, tout au plus. Il nous fait nous sentir nous-mêmes »¹².

■ Daniel DELAS

David Van Reybrouck : « Le Congo est un État en faillite » (propos recueillis par Tirthankar Chanda)

Congo. Une histoire (Actes Sud, 2012), de David Van Reybrouck, est paru en 2010 en néerlandais à l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance du Congo, anciennement le Zaïre. Ce best-seller inattendu en Belgique flamande et aux Pays-Bas a été vendu à ce jour à 250 000 exemplaires. En cours de traduction dans une dizaine de pays, il a valu à son auteur le prestigieux prix littéraire Ako – le Goncourt néerlandophone – et le Prix Médicis pour l'essai (2012) en France ; plus récemment, il a également remporté les éditions 2013 du prix Aujourd'hui et, ce qui est plus inattendu, le prix Mahogany ; sa traduction française a aussi été primée. Archéologue

¹¹ Le simultanésisme est consubstantiel au développement de l'expression artistique au XX^e siècle ; il s'agit de démultiplier les références spatiales et les voix locales à l'intérieur du temps de l'histoire. En peinture, on songera aux Delaunay, en poésie à Pound, dans le roman à Joyce, Dos Passos ou Simon.

¹² VAN REYBROUCK (David), *Le Fléau*, op. cit., p. 387.

de formation, romancier et poète, Van Reybrouck est « une personnalité de la scène culturelle bruxelloise », selon le quotidien *Le Soir*. Son essai s'inscrit dans une historiographie postcoloniale qui déconstruit les mythes de la colonisation et mélange la grande histoire avec le vécu quotidien du petit peuple ¹³.

*

Tirthankar Chanda – Votre livre raconte 90 000 ans de la pré-histoire et de l'histoire du Congo. « Pré-histoire » est par définition ce qui vient avant l'histoire. En mélangeant les deux, ne craignez-vous pas que votre approche soit taxée de « non-scientifique » ?

David Van Reybrouck – Non, pas du tout. Il se trouve que je suis docteur en préhistoire. Mes travaux dans ce domaine m'ont notamment appris que les sources écrites n'étaient pas les seules archives fiables. Les études préhistoriques nous apprennent surtout à redéfinir l'histoire comme une épopée de l'aventure humaine. Grâce aux sources archéologiques dont nous disposons, on sait que l'aventure humaine au Congo a débuté il y a 90 000 ans. À l'échelle africaine, c'est relativement jeune, car, à seulement quelques centaines de kilomètres à l'est du Congo, on a retrouvé des outils en pierre taillée vieux d'au moins deux millions d'années. C'est bien la preuve que l'histoire humaine a bel et bien démarré en Afrique ! Traditionnellement, l'histoire congolaise commence au XVI^e siècle. Je suis mal à l'aise avec cette tradition qui fait débiter l'histoire du Congo avec l'avènement du royaume du Kongo qui était contemporain des premières expéditions portugaises dans cette région. C'est accepter que l'histoire africaine a commencé avec l'arrivée des Européens sur le continent noir. Certains vont même jusqu'à affirmer que l'Afrique n'avait pas d'histoire avant l'arrivée des Blancs et qu'elle n'en a plus depuis la fin de la colonisation ! Il n'y a pas très longtemps, un président français affirmait que l'homme africain n'était pas entré dans l'histoire ! Tout cela est totalement absurde !

T.C. – Comment est né votre intérêt pour le Congo ?

D.V.R. – Mon père a travaillé comme cheminot dans le Katanga après l'indépendance pendant cinq ans, entre 1962 et 1966. Quand j'étais petit, je l'entendais raconter sa vie là-bas. Mais comme il était

¹³ Une version abrégée de cet entretien a été publiée en octobre 2012 sur le site de RFI (<http://www.rfi.fr/mfi/20121009-david-van-reybrouck-le-congo-est-etat-faillite>).

mauvais narrateur, ses récits étaient toujours frustrants pour le petit garçon que j'étais. Je crois que mon intérêt pour le Congo est né de cette frustration.

T.C. – *Votre essai s'inscrit dans une longue tradition historiographique à propos du Congo, qui a commencé à l'époque coloniale. En quoi consiste l'originalité de votre démarche ?*

D.V.R. – Après l'indépendance, les Congolais eux-mêmes se sont saisis de leur histoire, Elikia M'bokolo, Ndaywel è Nziem, pour ne citer que ceux-là. Le dernier a consacré au Congo une histoire monumentale (*Histoire générale du Congo : de l'héritage ancien à la République démocratique*, 1998)¹⁴ qui a été mon livre de chevet pendant que je faisais mes recherches. Mais cette génération a une plume trop académique, ce qui les rend difficiles d'accès pour les lecteurs moyens. J'ai donc essayé de faire un travail de vulgarisation et de synthèse. Je propose une vue d'ensemble, alors que les gens connaissent l'histoire de ce pays par petits bouts. Ils connaissent Lumumba, ils ont entendu parler de Mobutu, des brutalités perpétrées à l'est du Congo, sans nécessairement posséder cette vision globale qui permet de contextualiser et de comprendre.

T.C. – *Comment avez-vous travaillé ?*

D.V.R. – En historien et en journaliste. J'ai exercé le métier de journaliste et en tant que journaliste, j'ai appris à utiliser les interviews comme des sources d'information précieuses. Elles me sont utiles aussi dans mon travail d'historien. Par ce biais, je peux faire parler les différentes classes sociales, diversifier ainsi les angles d'attaque. Et puis, quand on est Belge comme moi et qu'on veut écrire une histoire du Congo, le premier écueil à éviter est celui d'une vision eurocentriste ou élitiste de ce pays. Pour ne pas tomber dans ce piège, je suis allé parler aux gens ordinaires, solliciter leurs mémoires, leurs expériences de la vie quotidienne. L'histoire du Congo ne serait pas l'histoire du Congo si elle ne donnait pas la parole aux Congolais eux-mêmes ! L'historien doit montrer ce que mangent, boivent les gens, la langue qu'ils parlent à la maison. À cet

¹⁴ NDAYWEL è Nziem (Isidore), *Histoire du Zaïre. De l'héritage ancien à l'âge contemporain*. Louvain-la-Neuve : Duculot ; Kinshasa : Afrique-éditions ; Paris : Agence de la francophonie, 1996, 918 p. ; nouvelle édition : *Histoire générale du Congo. De l'héritage ancien à la République démocratique*. Préface de Théophile Obenga. Postface de Pierre Salmon. Louvain-la-Neuve : Duculot, 1998, 956 p. – De cet ouvrage ont été tirées des versions abrégées, disponibles en *lingala* et en *kiswahili*, et une version didactique. Voir le site des éditions Le Cri : <http://www.lecri.be> (mai 2013) (NdIR).

égard, mon modèle a été le grand historien américain Howard Zinn¹⁵. À la manière de Zinn, j'ai voulu écrire « *a history from below* », l'histoire vue d'en bas. Mon livre s'appuie sur des témoignages que j'ai recueillis en parcourant le pays de long en large. J'ai rencontré plus de 500 personnes dont une centaine se retrouve dans le livre. Leurs témoignages alternent avec la grande histoire. Ils constituent le fil d'Ariane de ce long récit de plus de 700 pages.

T.C. – *Étienne Nkasi est l'un de ces fils conducteurs. Qui était Nkasi ?*

D.V.R. – Nkasi était le témoin le plus âgé que j'ai rencontré. Il était né, disait-il, en 1882, et avait 126 ans quand je l'ai connu pour la première fois. Je l'ai rencontré par le biais de son frère qui, lui, avait 100 ans ! Être centenaire relève du miracle dans ce pays où l'âge moyen ne dépasse guère 40 ans. J'avoue que j'étais sceptique, mais au fur et à mesure que je parlais à Papa Nkasi, j'ai dû reconnaître, les vérifications faites, que j'avais en face de moi quelqu'un dont la vie recoupait réellement l'histoire du Congo. L'homme avait connu les premiers missionnaires, le fameux Simon Kimbangu, fondateur du kimbanguisme, la construction du chemin de fer entre Matadi et Kinshasa qui a eu lieu entre 1890 et 1898. Il me donnait des précisions qu'il n'aurait pas pu connaître s'il n'avait pas vécu ces faits historiques lui-même. Nkasi n'était pas un informateur lambda. Nous sommes devenus amis malgré la barrière des années qui nous séparait. J'étais malheureux quand j'ai appris son décès. Je venais de terminer la rédaction de mon livre. J'ai dédié le livre à sa mémoire, pour remercier Papa Nkasi de son témoignage exceptionnel.

T.C. – *Dans votre livre, les Nkasi cohabitent avec des personnages qui ont marqué l'histoire du Congo, les Stanley, Léopold II, Lumumba, Mobutu... Vous êtes particulièrement dur avec Lumumba ?*

D.V.R. – Lumumba reste la figure emblématique de la décolonisation en Afrique. Je l'admire pour le rôle majeur qu'il a joué dans l'indépendance du Congo, en incarnant d'emblée la nation congolaise, alors que ses collègues étaient encore inféodés à leurs régions, leurs clans. Mais je voulais aussi m'élever au-dessus des clichés et dévoiler les aspects moins connus de ces personnages historiques. J'ai donc tenu à rappeler les erreurs de jugement commises par ce grand Lumumba, dont la plus importante était peut-être celle de

¹⁵ Voir notamment, en traduction française : ZINN (Howard), *Le XX^e siècle américain. Une histoire populaire, de 1890 à nos jours*. Traduit de l'anglais par Frédéric Cotton. Marseille : Agone éditeur ; Montréal : Lux, coll. Mémoire des Amériques, 2003, 474 p. (Ndlr).

vouloir africaniser l'armée en l'espace d'une semaine. À ce jour, le Congo n'a toujours pas d'armée régulière ! Son autre grande erreur consistait à aller chercher de l'aide auprès des Russes. Ce faisant, il a amené la guerre froide en Afrique, qui était relativement épargnée jusque-là.

T.C. – Depuis le célèbre livre de Conrad, le Congo est invariablement associé aux « ténèbres ». Ce pays que vous connaissez si bien est-il vraiment l'espace le plus obscurantiste du monde ?

D.V.R. – Cette métaphore des « ténèbres » est revenue à la mode à la faveur de la guerre à l'est du Congo et des atrocités qui y sont commises par les milices, surtout contre les femmes. On parle du retour du tribalisme et de l'obscurantisme primitif. J'ai l'impression au contraire que le Congo se situe au cœur même de la modernité la plus brûlante. Pensez un peu aux causes des guerres qui sont en train de vider ce pays de ses forces vives. Ces causes ont pour noms la surpopulation, la malédiction des ressources, le capitalisme mondial et globalisé, qui veut à tout prix garder sa mainmise sur les ressources africaines ! Ce sont des problématiques d'aujourd'hui auxquelles le gouvernement congolais tente d'apporter des réponses adéquates. Mais tout n'est pas pour autant désespérant non plus. Depuis les cinq dernières années, l'Europe tente tant mal que bien de sauver sa monnaie, et pendant cette période, la Chine a doublé son investissement en Afrique et au Congo. Aujourd'hui, les pays émergents sont massivement présents au Congo, du Brésil à l'Inde en passant par la Turquie, la Corée du Sud. C'est la preuve que le Congo est pleinement au cœur de la mondialisation. L'ambition de mon livre est de rappeler ces quatre vérités et arracher le Congo à la lecture « exotisante » à laquelle il est trop souvent soumis. Avec ses ressources souterraines mais aussi en hommes et compétences, ce pays est un nouveau dragon potentiel !

T.C. – Alors, qu'est-ce qui entrave le décollage du Congo ?

D.V.R. – La faillite de l'État, la corruption des politiques et, paradoxalement, les ressources qui suscitent des convoitises étrangères. Au pouvoir depuis plus de douze ans, Joseph Kabila n'a pas réussi à arrêter la fuite en avant, malgré ses discours qui ont parfois donné l'impression que le pays allait être remis sur les rails. La tâche du gouvernement congolais est certes immense : créer un État à partir d'un non-État ! Les racines du mal sont à chercher dans la décolonisation qui avait été mal préparée. Figurez-vous qu'en 1960, il n'y avait que 16 universitaires au Congo pour répondre aux besoins

en éducation d'un pays de la taille de l'Europe occidentale ! En matière de mœurs politiques, on s'attendait à ce que les politiciens congolais issus de l'indépendance maîtrisent le jeu démocratique, alors qu'ils n'avaient jamais vécu en démocratie. Le Congo belge était tout sauf une démocratie. Comment s'étonner alors que les élections soient truquées ou que la Constitution soit changée pour faciliter la réélection du président, comme cela s'est passé en 2011 !

T.C. – La parution de votre livre en traduction française a coïncidé avec la tenue du sommet de la Francophonie à Kinshasa. Cet événement attire l'attention de la communauté internationale sur le Congo. Qu'en pensez-vous ?

D.V.R. – La donne au Congo a changé depuis les élections de 2011, qui étaient entachées d'irrégularités. Le gouvernement Kabila a aujourd'hui un problème de légitimité. En se rendant à Kinshasa, la communauté francophone a légitimé ce régime. Cela me paraît problématique.

T.C. – Comment expliquez-vous l'intérêt immense qu'a suscité votre livre ?

D.V.R. – Au départ, j'avais une explication toute faite : il s'agissait de la nostalgie coloniale ! En Belgique, *Congo. Une histoire* est paru à l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance du Congo en 2010. Comme le Congo occupe une place prépondérante dans la mémoire collective des Belges, le succès que mon livre a connu à sa sortie s'expliquait, me semble-t-il, par le retour de la mémoire coloniale. Or il a suscité le même engouement aux Pays-Bas, en Allemagne ou en Norvège, des pays qui ont peu ou pas de rapports coloniaux avec l'Afrique ! J'explique ce succès par l'intérêt renouvelé des Européens pour la grande histoire. À un moment où l'Europe réintègre ses frontières géographiques et voit son influence s'amenuiser dans le monde, le rappel du passé colonial fascine, même si les Européens sont conscients des dégâts que le colonialisme a pu causer. Lors de la parution de mon livre aux Pays-Bas, beaucoup de mes lecteurs hollandais m'ont dit qu'ils attendaient qu'un historien de chez eux fasse un travail d'introspection par rapport au passé colonial de leur pays en Indonésie ou au Surinam. Ce sont des passés qui n'ont pas encore été bien digérés.

J'ai également constaté que les premiers à acheter les droits de traduction ont été des éditeurs des pays que je qualifie de « post-protestants » : Suède, Danemark, Norvège, Finlande, États-Unis, Canada. Ce sont justement des pays où les événements au Congo, les violences extrêmes qui y sont perpétrées contre les femmes, contre les plus faibles, ont suscité les interrogations les plus poi-

gnantes sur le mal et l'effondrement des valeurs morales sur lesquelles les sociétés humaines sont bâties !

**Regards croisés d'historiens et d'écrivains
(conversations avec Pierre Halen, Bogumil Jewsiewicki,
Lionel Manga et Papy Maurice Mbwiti, retransmises par
Maëline Le Lay)**

La déferlante médiatique à propos de Congo. Une histoire nous a conduits à nous interroger sur les facteurs de ce succès éditorial européen. Les conversations croisées avec quatre hommes familiers du Congo – deux universitaires et deux écrivains – travaillant chacun dans un pays de l'aire francophone (France, Canada, Cameroun et République démocratique du Congo) viennent éclairer de manière complémentaire les questions relatives à la réception du texte et à sa composition singulière, entre Histoire et Littérature.

*

Les raisons d'un succès

Maëline Le Lay (M.L.L.) – *Congo. Une histoire de David Van Reybrouck a été unanimement salué par la critique et très bien reçu par un large public dépassant de loin le cercle des spécialistes du Congo, comme l'aurait fait un livre d'histoire de facture traditionnelle, telle l'Histoire du Congo, des origines à la République démocratique de Isidore Ndaywel è Nziem. Pourquoi un tel engouement ?*

Pierre Halen (P.H.) – La première explication me paraît bien sûr se trouver dans les qualités intrinsèques du livre. « Ça se lit comme un roman » parce que c'est écrit à beaucoup d'endroits comme un roman, et que cela suscite un plaisir de lecture ; c'est de toute évidence écrit efficacement. Intellectuellement, l'entreprise est remarquable, pour avoir été réalisée en quelques années : la masse de la documentation à synthétiser était immense, et s'il reste des choses un peu vite emballées, le résultat est tout de même impressionnant. Un second facteur me paraît résider dans le positionnement idéologique du propos, que j'ai envie de qualifier de synthétique : en s'efforçant de laisser parler les acteurs eux-mêmes, et le plus possible de témoins congolais mais non seulement, il donne une impression d'équilibre et d'objectivité : même si tel ou tel détail est un raccourci, une approximation, voire une petite erreur historique,